

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 43

Artikel: On pourro retzo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190004>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

comme les nuages gâtent la gaité et le bleu du ciel.

Oh ! que n'ai-je eu le plaisir et l'honneur de vous connaître : comme je serais bien vite allé vous demander l'hospitalité !...

A la prochaine famine, je le ferai, je vous le promets.

Cela dit, madame, ne me laisseriez-vous pas l'espoir de vous voir de temps en temps collaborer au *Conteur* par quelque spirituelle communication ?... Votre style me plaît.

En retour, je vous donnerai le revers de la médaille ; je vous dirai tout ce qu'il y a de beau, d'intéressant, d'agréable dans votre charmante ville de Neuchâtel, et, — à côté de mes petits déboires, — tout le plaisir que j'y ai goûté.

Quoi qu'il advienne, madame, je vous prie d'agréer mes sincères remerciements et de croire à ma respectueuse considération

L. M.

Histoire d'un mulet.

Un de nos abonnés nous écrit de Turin :

Vous vous plaignez souvent, dans votre beau canton de Vaud, des lenteurs de la bureaucratie ; eh bien, il n'y a pas que chez vous où les rouages administratifs fonctionnent lentement. En Italie aussi on connaît le « piano, piano, » témoin l'histoire suivante, qui n'a que quelques semaines de date :

Les élèves d'un lycée étaient allés, pendant les vacances, passer un mois de villégiature, sous la conduite de leurs professeurs, dans un pays alpin. Leur but était de faire de nombreuses excursions : aussi le proviseur reconnut-il bientôt la nécessité d'avoir un mulet pour transporter les provisions de bouche.

Il écrivit donc au censeur des études :

« Faites l'acquisition d'un mulet pour nos élèves. »

Le censeur des études écrivit, deux jours après, au préfet de la ville :

« Le proviseur du lycée désirerait obtenir un mulet pour nos élèves. »

Au bout de quatre jours, le préfet en référa au ministre de l'instruction publique :

« Le censeur des études demande un mulet au nom du proviseur du lycée en excursion ici. »

Cinq jours plus tard, le ministre de l'instruction publique transmettait la demande à son collègue de la guerre :

« Pourriez-vous accorder un mulet que le censeur des études du lycée en excursion me fait demander par le *canal* du préfet de X... pour le compte du proviseur de ce lycée. »

Après quelques jours de réflexion, le ministre de la guerre manda au commandant du corps d'armée de la région :

« Si vous avez un mulet de disponible, donnez-le au préfet de X... pour qu'il le passe au censeur des études, qui le remettra à la disposition de son proviseur. »

Ce ne fut qu'au bout de cinq jours que le général commandant le corps d'armée écrivit au commandant de la division, lequel transmettait l'ordre à un colonel, qui s'en reposa je ne sais plus sur qui.

Bref, après *quarante-cinq jours* de transmission de demandes et d'ordres, le mulet fut mis à la disposition du censeur des études. Malheureusement, les élèves du lycée avaient, depuis *quinze jours déjà*, dit adieu à leur villégiature alpine.

Conseils d'un père à son fils se rendant à Paris. — Tu logeras rue de la Monnaie. — Le plus loin possible de la rue Vide-Gousset. — Tu trouveras la science rue de la Sorbonne. — La médiocrité, rue des Deux-Ecus. — La valeur, rue de la Victoire. — La lumière, rue des Trois-Chandelles. — La sécurité, rue des Trois-Portes. — La douceur, rue des Amandiers. — Le flegme, rue des Anglais. — L'intrépidité, rue d'Arcole. — Les plaisirs nobles, rue des Beaux-Arts. — L'embarras, rue des Douze-Portes. — Les danseurs, rue des Ballets. — Les financiers, rue de la Banque. — Le bruit, rue des Batailles. — Les fats, rue du Petit-Lion. — Les niais, rue Beauveau. — L'amour de l'étude, rue de la Bibliothèque. — La vérité, rue du Puits-qui-parle. — La propreté, rue des Blanchisseuses. — La joie, rue des Bons-Enfants. — L'étourderie, rue de la Braque. — L'économie, rue Cassette. — La ponctualité, rue du Cadran. — Le repos, rue de la Chaise. — Le bon air, rue des Champs. — La solitude, rue Chanoinesse. — Le calme, rue du Chaume. — La bonne chère, rue des Boucheries. — La Gaité, rue de la Chopinette. — La lenteur, rue Clopin. — La légèreté, rue du Cœur-Volant. — L'expérience, rue de l'Echaudé. — La combinaison, rue de l'Echiquier. — La vanité, rue des Ecrivains. — Le doute, rue de l'Essai. — Les vrais amis, rue de la Fidélité. — Le commerce, rue de Gènes. — La confiance, rue Sainte-Foy. — La douleur, rue de l'Ortie. — Les médecins, rue des Morts. — Les usuriers, rue des Rats. — Les braves, rue du Rempart. — Enfin, mon cher fils, marche droit, afin d'éviter la rue de l'Enfer et d'arriver sain et sauf rue du Paradis.

On vilhio qu'a perdu dâi z'annaiës.

Lo vilhio Tchabran a z'u sè noinantè-dou z'ans lo dzo dè la St-Déni, et lo vouaiquie que va su sè noinantè-trâi, qu'on lài ein baillèrâi pas mé dè septantè-cinq, dâo tant que l'est bin conservâ. L'est veré que n'a fauta dè rein et que l'a adé boune estoma et pou dè cousons.

L'autro dzo, qu'on einterrâvè on djeino valottet dè veingt ans, lo vilhio Tchabran desâi : Ne sé pas coumeint lo mondo va oreindrâi ; eiliâo dzouvenès dzeins ne sâvont pas sè conduire, et ne sont què dâi polets ; jamé dè la viâ n'arrevont à dépassâ pî lè houetanta, coumeint mè, et portant saré onco bin dè pe vilhio se m'été on pou mé menadzi !

On pourro retzo.

L'an passâ, ein faseint la colletta po lè z'intiurablio, lo menistrè s'ein va tsi lo père Bétse, on retsâ qu'a bin à sèlâo, créancès dein son bureau et adé prâo dzaunets. Mâ lo bougro est rance qu'on tonaire et l'est bin maugrâ li que soo son porta-mounia dè

sa catsetta. Quand don lo menistrè lâi demandà oquì po la coletta, lâi baillà on franc.

— Ein vo remacheint, lâi fâ lo menistrè, èbâyi que ne baillâ pas mé et que ne put pas s'impatsi dè lâi derè : Ye vigno dè tsi voutro valet que m'a bailli onna pice dè cinq francs.

— Eh ! repond lo vilhio Bétse, mon valet pào bin vo bailli cein, kâ l'a on père qu'est prâo retso, tandi que mè ne su qu'on pourro orphelin dè père et dè mère.

Au bord de la mer sans la voir.

Un habitant de Nice raconte qu'il a fait récemment un voyage à Boulogne sans pouvoir réussir de voir la mer. Par une chance curieuse, chaque fois qu'il s'est rendu sur le rivage, il n'a trouvé que du sable ; la mer s'était retirée.

Dans sa déconvenue, et furieux contre l'Océan, il exprime ainsi ses préférences pour la Méditerranée qui, on le sait, n'a pas de marée.

« Plus je pense à leur Océan, dit-il, plus j'aime la Méditerranée si bleue, jaunissant seulement dans les ports. Et ceux-ci sont toujours pleins d'eau ; on n'y voit pas ces bêtes de marées, qui tantôt vous couvrent la tête, tantôt vous viennent à la cheville, obligeant les baigneurs à trimbaler sur la plage leurs indicateurs pour étudier les faits et gestes de la mer. Il y a les heures de bain comme il y a les heures de train ; si vous arrivez dix minutes en retard, le bain est manqué, la mer est partie, et si vous êtes en avance, il faut attendre que l'eau entre en gare.

Non, tous les Océans du monde ne valent pas un verre de notre Méditerranée. Pour peu que cela continue, je m'en irai d'ici sans avoir vu la mer ; quand je dis sans l'avoir vue, j'exagère ; il est certain qu'avec une bonne lorgnette marine, on peut encore la distinguer, tout au loin à l'horizon, comme de Nice on aperçoit, par les temps clairs, les côtes de Corse ; mais, pour la toucher, c'est une autre affaire, à moins qu'on ne se soit occupé toute sa vie de l'étude très compliquée des marées.

Un matin, sur la plage, je questionnai un vieux marin : « Et la mer, mon ami ? — Pas encore arrivée, monsieur ; nous l'attendons d'un moment à l'autre. » Après déjeuner, je redescendis : mon vieux marin était encore là, comme un vieux marin qui n'a pas grand'chose à faire : « Eh bien, lui dis-je encore, et la mer ? — Elle vient de repartir, me répondit-il tranquillement. » Et il ajouta sur un ton narquois : « Elle reviendra demain à 2 heures. » A quoi je répondis sur le même ton : « Vous lui direz bien des choses de ma part. »

UN ROMAN AU COLLÈGE

VIII

Au bout du mois, nous apprîmes que les parents de Martin retiraient leur fils du collège ; dans le même temps, le pion fut remplacé par un autre dont la barbe rouge et les yeux féroces eussent suffi à calmer les plus intrépides. L'animal avait en outre le sommeil si léger qu'on ne pouvait, en pleine nuit, se retourner sous ses

couvertures ni même se moucher sans attirer son attention et subir une formidable avalanche de punitions ; nous vécûmes le reste de l'année sous le régime de la terreur.

M. Pichard m'avait fait appeler dans son cabinet pour me demander des détails sur les relations de Martin avec Célestine. Il me menaça, si je ne lui disais la vérité, de me chasser immédiatement, en me déclarant, d'un ton froid et implacable, que cette mesure aurait pour conséquence de me faire perdre mon avenir.

Je lui répondis d'une voix triste et douce :

— Nos professeurs ne nous ont pas enseigné que Py-lade ait jamais trahi Oreste.

Le principal ne put réprimer un sourire.

— Allez, dit-il, en reprenant son air grave, je réfléchirai sur ce que je dois faire de vous.

Il n'y eut de chassé que le pauvre Martin ; car, en apprenant que ses parents le retireraient, nous comprîmes tous ce que cela voulait dire, bien que je fusse le seul à connaître le motif de son expulsion.

L'année suivante, mes parents me mirent dans un collège de création nouvelle qui venait d'être installé dans la petite ville qu'ils habitaient.

On dit avec raison que les souvenirs de l'adolescence sont impérissables : les années passées sur les bancs de l'étude et dans les cours de récréation conservent un charme que n'altèrent jamais, plus tard, ni les joies de l'existence ni ses longues tribulations.

Une dizaine d'années après les graves événements que je viens de raconter, ayant marché, trotté, voyagé à travers le monde, j'eus le désir de revoir mon pays natal. Je n'eus garde d'oublier la ville où j'avais fait la plus grande partie de mes études. Ma première visite fut pour mon vieux collège ; j'y entrai avec une émotion incroyable. M. Pichard et presque tous nos vieux professeurs avaient été changés, mais je retrouvai le concierge, toujours le même avec ses joues roses et ses moustaches grisonnantes.

— Bonjour, lui dis-je sans me déclarer.

— Tiens ! monsieur Legrand, fit-il en me reconnaissant du premier coup.

Aussi ravi que si j'eusse été retrouvé par une ancienne maîtresse, je lui demandai des nouvelles de tous les vieux camarades. Il en voyait revenir comme moi de temps à autre qui s'informaient aussi des anciens. L'un s'était fait armateur ; l'autre avait pris la direction de la maison de commerce fondée par son père ; celui-ci était avocat ; celui-là cherchait à se faire nommer député ; un autre était en passe de devenir colonel.

— Et Martin, lui dis-je, quand il eut satisfait en grande partie ma curiosité, qu'est-il devenu ?

— M. Martin ? il est établi ici ; il tient une grande fabrique d'instruments pour la physique.

— Tiens ! cela devait être, dis-je en riant ; il faudra que j'aille le voir.

Le concierge me donna son adresse.

Lorsque j'eus exploré, avec autant de curiosité que de plaisir, les divers endroits qui avaient été témoins de nos anciens exploits, revu mon nom incrusté au milieu de mon pupitre et les trous des pitons où passait la ficelle des télégraphes inventés par Martin, je pris la direction de sa fabrique.

Je l'aperçus, debout sur le seuil de la porte de ses bureaux qui donnaient sur la rue, le nez au vent, avec un certain air d'importance.

En me voyant approcher, il me dévisagea un instant.

— C'est toi, Legrand ? fit-il d'un ton calme et naturel, comme si je ne l'avais quitté que de la veille. Te voilà donc par ici ?

Nous échangeâmes une franche poignée de main.